

EXTRAITS DE PRESSE

Thomas Vinau, *Nos cheveux blanchiront avec nos yeux*

Presse écrite

Livres Hebdo Newsletter, 20 août 2012

Le poche fait sa rentrée : actualités

Synergies avec le grand format, titres à fort potentiel commercial et auteurs à redécouvrir sont au menu de la rentrée littéraire des éditeurs de poche.

Pas question pour les éditeurs de poche de passer à côté de l'appétit de lecture et l'attention médiatique suscités par la rentrée littéraire. Tous ont concocté leurs programmes en fonction de ce moment particulier. Ils misent sur les incontournables synergies avec le grand format, publiant en poche le précédent ouvrage d'un auteur dont la nouveauté paraît. Ils en profitent pour lancer des titres forts des précédentes rentrées littéraires mais aussi des auteurs plus littéraires bien en phase avec l'actualité littéraire.

Voici les principaux titres de cette rentrée poche :

Les synergies avec le grand format

A paraître le 16 août

Claire Keegan, *Les trois lumières* (10-18), pour la sortie de *A travers les champs bleus* (Sabine Wespieser)

Richard Powers, *Générosité* (10-18) pour la sortie de *Gains* (Cherche Midi)

Thomas Vinau, *Nos cheveux blanchiront avec nos yeux* (10-18) pour la sortie de *Ici, ça va* (Alma)

A paraître à partir du 22 août

Claude Arnaud, *Qu'as-tu fait de tes frères ?* (Livre de poche, 22 août) à l'occasion de la parution de *Brèves saisons au paradis* (Grasset)

Christian Authier, *Une belle époque* (J'ai Lu, 22 août), pour la sortie de *Une certaine fatigue* (Stock)

Thierry Beinstmgel, *Retour aux mots sauvages* (Livre de poche, 22 août), pour la sortie de *Ils désertent* (Fayard)

Julien Capron, *Match retour* (J'ai Lu, 22 août), pour la sortie de *Trois fois le loyer* (Flammarion)

Philippe Claudel, *L'enquête* (Livre de poche, 22 août), pour la sortie de *Parfums* (Stock)

Céline Cunol, *Exil intermédiaire* (Babel, 22 août), pour la sortie de *L'ardeur des pierres* (Actes Sud)

Lionel Duroy, *Le cahier de Turin* (J'ai Lu, 22 août), pour la sortie de *L'hiver des hommes* (Julliard)

Laurent Gaudé, *Ouragan* (Babel, 22 août), pour la sortie de *Pour seul cortège* (Actes Sud)

Fabrice Humbert, *La fortune de Sita* (Livre de poche, 22 août), pour la sortie de *Avant la chute* (Le passage)

Claudie Hunzinger, *Elles vivaient d'espoir* (J'ai Lu, 22 août), pour la sortie de *La survivance* (Grasset)

Serge Joncour, *L'homme qui ne savait pas dire non* (J'ai Lu, 22 août), pour la sortie de *L'amour sans le faire* (Flammarion)

Fabienne Juhel, *A l'angle du renard* (Babel, 22 août), pour la sortie de *Les oubliés de la lande* (Rouergue)

Colombe Schneck, *Une femme célèbre* (J'ai Lu, 22 août), pour la sortie de *La réparation* (Grasset)

Tom McCarthy, *Les cosmonautes au paradis* (J'ai Lu, 29 août), pour la sortie de *C* (L'Olivier)

Pierre Szalowski, *Le froid modifie la trajectoire des poissons* (J'ai Lu, 29 août), pour la sortie de *Mais qu'est-ce que tu fais la tout seul ?* (Héloïse d'Ormesson)

Patrick Deville, *Kampuchea* (Points, 30 août), pour la sortie de *Peste et choléra* (Seuil)

François Vallejo, *L'incendie du Chiado* (Points, 30 août), pour la sortie de *Métamorphoses* (Viviane Mamy)

Ferdinand von Schirach, pour la sortie de (Folio, 30 août) et *Coupables* (Gallimard)

Aravind Adiga, *Les ombres de K;ffw*(10-18,6 septembre), pour la sortie de *Le dernier homme de la tour*

(Buchet-Chastel)

Eric dhediard, *Du herisson* (Minuit «Double») 6 septembre), pour la sortie de *L'auteur et moi* (Minuit)

Wajdi Mouawad, *Ciels* (Babel, 5 septembre), pour la sortie de *Anima* (Actes Sud)

Sylvie Ohayon *Papa nas not a ro/ling stone* (Pocket, 20 septembre), pour la sortie de *tes bourgeoises*

(Robert Laffont)

Nedim Gursel, *Les filles d'Allah* (Points, 20 septembre), pour la sortie de *L'ange rouge* (Seuil)

D'autres titres très attendus en poche

Retour à Killybegs de Sorj Chalandon (Livre de poche, 22 août)

Tout bouge autour de moi de Dany Laferriere (Livre de poche, 22 août)

Jayne Mansfield 1967 de Simon Liberati, prix Femina 2011 (J'ai Lu 22 août)

Tout, tout de suite de Morgan Sportes (Livre de poche, 22 août)

Freedom de Jonathan Franzen (Points 23 août)

Olivier ae Jérôme Garcin (Folio, 30 août)

Sukkwn Island de David Vann (Folio, 30 août)

Dire son nom de Francisco Goldman, prix Femina étranger 2011 (10-18,6 septembre)

Le cas Sneijder de Jean-Paul Dubois (Points, 13 septembre)

Sept histoires qui reviennent de lom de Jean-Christophe Rufin (Folio, 13 septembre)

IQ84, livres 1 et 2, de Haruki Mukarami (10-18 20 septembre)

Sans oublier...

Le lynx de Sylvia Avallone, inédit (Liana Levi, «Piccolo», 22 août)

Du temps qu'on existait de Manen Defalvard (Livre de poche, 22 août)

Hors champ de Sylvie Germain (Livre de poche, 22 août)

Lucette de Marc-Edouard Nabe (Folio, 30 août)

Rouler de Christian Osier (Points, 30 août)

Le dépaysement de Jean-Christophe Bailly, prix Décembre 2011 (Points, 20 septembre)

SU/de Lydie Salvayre (Points, 20 septembre)

Et des auteurs invités au festival America à Vincennes, du 20 au 23 septembre 2012

Jonathan Dee, *Les privilèges* (10-18 16 août) et *La fabrique des illusions* (Plon)

Lionel Trouillot, *Therese en mille morceaux* (Babel, 22 août)

David Bezmozgis *Natasha et autres histoires* (10-18, 6 septembre) et *Le monde libre* (Belfond)

Juan Gabriel Vasquez, *Histoire secrète du Costaguana* (Points, 6 septembre) et *Le bruit des choses qui tombent* (Seuil)

Bernardo Cavalho, *Neuf nuits* (Métailié, « Suites » 13 septembre)

Luiz Ruffato, *Tant et tant de chevaux* (Métailié, « Suites », 13 septembre)

Eugenia Almeida, *Autobus* (Métailié, « Suites », 13 septembre)

Cahier critique de poésie, mars 2012

On découvre [le poète Thomas Vinau] auteur d'un premier roman. La forme de ce livre, cependant, ne rompt pas tout à fait avec la forme poétique, en ce que le texte se présente en « drapeau » et en une succession de blocs introduits par un titre. Mais il s'agit bien, sur le fond, d'un roman, divisé en deux parties. La première, « le dehors du dedans », raconte le périple du narrateur Walter, du nord au sud de l'Europe. Il a quitté pour cela sa femme enceinte, répondant à un appel intérieur, un désir d'aller à la rencontre des autres, en écho au vers de Blaise Cendrars : « *Quand tu aimes il faut partir.* » Mais ce voyage ne constitue pas une fuite, juste une pause avant le retour. Et la seconde partie, « le dedans du dehors », décrit la vie apaisée du jeune père en son foyer. Walter n'est pas un personnage de roman, c'est Thomas Vinau qui « *écrit à ras de terre, ne parle que de ce qu'il vit. C'est pour ça que c'est peu. C'est pour ça que c'est tout.* » Et c'est pour ça qu'il est poète, pour qui l'écriture représente d'abord « *un moyen d'être compatible avec l'existence* ».

Alain Helissen

Plaisir des plaisirs, rentrée littéraire 2011

Premier roman de Thomas Vinau, récit d'un voyage initiatique en deux parties : l'errance tout d'abord pour Walther à travers l'Europe du Nord puis l'ancrage dans une nouvelle vie, d'apparence plus immobile. Deux regards sur le monde servi par une écriture à fleur de

peau, minutieuse et délicate. Belle découverte, un peu nostalgique, aux atmosphères urbaines et feutrées.

Marie-Laure F. Bibliothèque municipale de Gap

Page des Libraires, 10 octobre 2011, « Fragments d'un immobile voyage »

Ce premier roman de THOMAS VINAU est aussi la première publication de son éditeur
Un texte fort qui oscille entre carnet de route, poésie et introspection.

LES PÉRÉGRINATIONS du dénommé Walther, cet homme qui fuit celle qu'il aime en traversant l'Europe pour « *essayer des choses* », déroute d'emblée. Qui est-il ? Ou va-t-il ? Pourquoi fuit-il celle qu'il aime ? Au fil de son chemin et de ses pensées, le personnage tente de trouver, au travers de ses écrits et au plus profond de ses méditations, les réponses à cet irrépressible besoin de fuir le bonheur.

Le protagoniste de cet étrange roman, qui se raconte à la troisième personne en une panoplie d'impressions d'allures anodines, nous entraîne vers la chute en avant de son état dépressif.

« L'écriture a été pour moi un moyen d'être compatible/avec l'existence De me concilier avec le monde/De me réconcilier Un moyen d'avoir une prise sur lui/Sur ce sable Sur ce sentiment que les choses ne tournent/pas rond. Sur la perte Sur l'instant Je crois que nous/ne sommes pas faits pour vivre comme nous vivons/Je ne suis même pas sûr que nous soyons faits pour vivre/tout court Mais l'écriture, c'est comme l'amour, ça nous donne une prise valable sur tout ça ». Un récit foncièrement poétique et original, qui marque l'entrée en littérature d'un éditeur et de son auteur par la grande porte.

Daniel Berland, Librairie Coquillettes, Lyon

Rock & Folk, octobre 2011

Thomas Vinau, poète dont nous avons déjà parlé avec enthousiasme, sort enfin son premier roman dans une (jeune) maison d'édition parisienne et nous ne saurions trop conseiller d'aller s'aérer l'âme en sa compagnie dans la dérive voyageuse qui emporte son héros sur des routes écartées, à la rencontre des merles et des fantômes qu'il emporte ou croise sur ces chemins de traverse. Sentiments délicats, poésie des petits riens, beauté du temps qui passe,

de ces petites respirations mélangées aux ronces et à la boue et de la pluie qui bat les volets, illuminé par un persistant « sentiment d'enfance », le voyage de ce trimard de l'âme colore la plume du poète d'une beauté mélancolique et poignante. Si la littérature nous construit et nous fonde, Thomas Vinau est un maître des œuvres.

Agnès Légrise

Libération, 22 septembre 2011

Chaque fois une brassée de phrases mises en page comme des vers libres, avec un titre. Il s'appelle Walther, et il s'en va. En bateau, trier les poissons en Norvège, en avion jusqu'en Hollande. Amsterdam : « Il suit les canaux concentriques comme le héros de Camus dans *la Chute*. » Prague en train, Bruxelles avec un routier, retour en France à bord d'un bus, Walther ira jusqu'« au bout », Gibraltar après Portbou, car, ayant sauvé un oiseau, Pec, il décide de migrer avec lui vers le sud, et tant pis si les merles ne migrent pas. Puis le héros voyageur rentre chez lui, pour devenir le narrateur de sa propre vie, auprès de Sally qui l'attendu, en même temps qu'elle attendait un enfant : « L'écriture a été pour moi un moyen d'être compatible avec l'existence. » Un premier roman de poète, pour inaugurer la maison d'édition Alma.

Claire Devarrieux

Le Monde Magazine, 10 septembre 2011, « Silences de l'aube »

On s'indigne, on s'énerve, on s'emporte. C'est la vie et c'est normal. Parfois, on oublie les bienfaits du silence, de la respiration, du café qui refroidit dans son bol, des miettes sur la nappe. Ce moment où l'on attend que le soleil se lève. « Quand tu aimes, il faut partir » écrivait Blaise Cendrars. Peut-être. Toujours est-il qu'on est là. Et qu'on reste là. Pour un geste. Ou un sourire chiffonné. Au milieu de tous les livres de la rentrée, un petit bouquin de rien du tout raconte ça. Son titre est une invitation à la lecture : *Nos cheveux blanchiront avec nos yeux* (Alma, 111 p., 12,80 €). Il y a là-dedans une poésie discrète, celle des oiseaux de passage, des gens doux qui écoutent Bob Marley en voiture et Billie Holiday en buvant du thé, des voyageurs qui partent en train à Barcelone. Thomas Vinau a 33 ans et vit dans le Luberon. Il a écrit ce livre parce que, comme Marguerite Duras, il aime se taire. Il préfère écouter les autres, puis dire leurs gestes. De ce regard tendre, il a tiré de belles pages sur ce qu'il appelle « le dehors du dedans » (l'errance) et « le dedans du dehors » (la vie à demeure).

Il y a dans ses phrases courtes tous les matins du monde. Ce n'est pas un hasard s'il s'agit du premier ouvrage publié par une toute jeune maison d'édition, Alma.

Yann Plougastel

Le Figaro, 1^{er} septembre 2011, « Leur première rentrée »

Dans ce premier roman – qui n'est pas le premier de l'auteur, loin s'en faut, sa bibliographie compte une quinzaine de titres –, la vie est dite dans une langue alternant réalisme poétique et mélancolique tendresse. L'auteur évoque deux parties bien distinctes de son existence : d'abord une tentative d'y voir plus clair, qui se fait au cours d'un road-movie en solitaire, des Flandres à l'Espagne, puis le retour au foyer, auprès de la femme aimée, celle qui a su laisser partir l'homme menacé de suffocation. Un enfant va naître... Un enfant grandit et, avec lui, « la vie brille comme un trottoir mouillé » : « Un enfant qui naît est la réalité. Il est Dieu, il crée le monde qu'il perçoit, ne dissocie pas l'un de l'autre. Lorsqu'il a peur, c'est immense. Lorsqu'il sourit, il dit oui de toutes ses dents, de tout son souffle. » Avec ce roman-poème composé d'une succession d'instantanés, Thomas Vinau fait partager ses états d'âme dans un jaillissement d'images de haute volée, sans mièvrerie ni lyrisme tonitruant. Comme Georges Perros dans *Une vie ordinaire*, Thomas Vinau observe avec acuité « ces jours qui passent sans faire de bruit ».

Dominique Guiou

Lire, septembre 2011, « Déchargé de famille »

Devenir père, toute une histoire ! Une plongée intime dans la vie d'un jeune homme. Un récit d'une grande délicatesse.

À peine lui a-t-elle appris qu'elle est enceinte que le jeune homme lui annonce qu'il prend le large ! Au prétexte qu'il a « des choses à essayer ». Il veut creuser une distance, une séparation dans le temps et dans l'espace. Pour se faire à l'idée. De cette errance, loin de leur village du sud-ouest de la France, ponctuée par une glaciale campagne de pêche à bord d'un chalutier, puis par une virée du Nord au Sud, d'Ostende à Gibraltar via Prague, en train, en car ou à pied, marquée par l'adoption et l'éducation d'un oisillon (baptisé Pec), il est tentant de dire qu'elle va constituer une formidable propédeutique en paternité. Car le narrateur s'en reviendra au village, le temps de faire le deuil du jeune homme rêveur, libre

de son temps et s'occupant de soi, pour devenir le jeune père qu'un enfant sollicite. [...] On l'aura compris, ce premier roman, qui étrenne la rentrée littéraire d'un nouvel éditeur, Alma, est signé d'un poète. Sensible aux « superbes insignifiances » qui le (et nous) tiennent debout, Thomas Vinau suggère qu'il faut savoir mettre à distance, respecter un silence, pour faire entendre : non pas une séparation, un abandon mais un rapport, une relation, voire le cœur battant d'une présence.

Philippe Delaroche

Le Monde des livres, 19 août 2011, « Dans la peau d'un livre »

Si j'étais le livre d'un auteur inconnu, parmi les centaines d'ouvrages qui cherchent leurs lecteurs en cette rentrée littéraire, quel serait mon sort ? Investigation entre les travées des librairies en France

Moi, le premier roman d'un auteur confidentiel, poète plutôt que romancier, publié, qui plus est, par un éditeur, malin certes, bien introduit dans le milieu, oui, mais qui démarre. Plus d'une centaine de librairies Leclerc ont fait le choix de me commander.

Catherine Simon

Vogue, 19 août 2011, « Les 26 romans de la rentrée littéraire »

Carnet de voyage

« L'idée de partir était comme un petit feu de bois placé au centre de son cerveau » : voilà comment commence le premier roman de Thomas Vinau. Écrit au fil de la plume, ce livre avance à l'aveuglette : son narrateur s'essaye au rythme aléatoire du voyage et aux rencontres fortuites, lui qui a décidé de laisser femme et futur-enfant pour parcourir encore une fois des ailleurs adolescents. Le roman est conçu en deux parties (« le dehors du dedans » et « le dedans du dehors »), comme deux pôles d'un voyage intérieur qui ramènent peu à peu le narrateur, Walther, à une forme d'« essentiel ». Exploration des petits sursauts intimes, le tout confirme l'identité de l'auteur en tant que « militant du minuscule », comme il le dit sur son blogblogbb.

Livres Hebdo, 10 juin 2011, « Entre chien et loup »

Entre carnet de route et journal du temps immobile, le premier roman du poète
Thomas Vinau

Dans cette première livraison d'Alma, la maison fondée par Jean-Maurice de Montremy et Catherine Argand, c'est le poète Thomas Vinau, 34 ans, publié chez différents éditeurs (éditions Cousu Main, Asphodèle, N & B, Motus ou Nuit myrtide) qui offre son premier roman, un texte à la narration fragmentée, aux reflets changeants, dense et délicat. Nos cheveux blanchiront avec nos yeux s'ouvre sur un carnet de route un peu froid, et se poursuit par un journal de bord au lyrisme modeste dans lequel ce « militant du minuscule », tel que l'auteur se qualifie sur son blog, collecte les « miettes, poussières, brindilles, vétilles » avec lesquelles, comme un oiseau, il construit son livre-nid.

Deux parties –, « le dehors du dedans », « le dedans du dehors » –, deux positions dans le monde, deux points de vue sur le monde. Placé sous le célèbre exergue de Blaise Cendrars, « *Quand on aime il faut partir* », c'est d'abord à distance que l'on se tient, comme derrière la vitre des trains et des bus que Walther, jeune homme dont on ne sait pas grand-chose, emprunte dans son voyage-errance à travers l'Europe du Nord. Il sauve les griffes d'un chat à un oiseau d'une espèce inconnue, qu'il baptise Pec.

Le croyant migrateur, il décide de l'accompagner dans le sud de l'Espagne, jusqu'à Malaga. S'arrête en chemin. Rencontre femmes et hommes de passage, comme les oiseaux. Envoie quelques lettres laconiques à Sally, laissée derrière sans trop d'explications. Les atmosphères sont urbaines, nocturnes, souvent pluvieuses. La lumière, artificielle. Les lieux, hantés par des artistes morts (Chet Baker dans une chambre d'hôtel à Amsterdam, Kafka à Prague, Walter Benjamin à Port-Bou), établissent entre eux des correspondances singulières.

Puis changement de focale. On passe au je, « au ras des choses », on entre dans un espace intérieur qui sent le tiède. On retrouve notre voyageur, une femme, un bébé : « *notre chaos velouté* ». La voix change, plus murmurante, plus douce. Les images se font plus organiques, plus musicales aussi. Le voyage qui a l'air immobile n'en est pas moins lointain. Devant les yeux, à l'infini, les « *superbes insignifiances qui (me) tiennent debout* » : une cigarette fumée sur une terrasse, des chaussettes oubliées plusieurs saisons sur un fil à linge, « *marque-page dans le livre du temps* ». Quand on aime il faut rester.

Véronique Rossignol

Blogs

Bricabook.com, 22 avril 2012

***Nos cheveux blanchiront avec nos yeux* : un titre poétique qui libère instantanément l'imagination, le roman ne pouvait être mauvais.**

Le thème de ce récit tient en deux phrases, et pourtant on pourrait parler de son univers toute une nuit tant il est riche. Roman en deux parties presque oxymoriques, l'une parle de voyages, d'un départ de l'être aimé pour se retrouver ; l'autre parle de retour, de maternité et d'attachement à ces petits riens qui font la beauté de la vie.

Quand on aime, il faut partir, Blaise Cendrars :

Walther a donc besoin de partir, pour se retrouver. Ce voyage est complètement atypique. Avec pour compagnon de voyage un oisillon tombé du nid qu'il faut protéger, notre homme est déjà une figure à part. Il croise de nombreuses personnes sur sa route, trouve facilement de l'aide, émeut souvent. Le voici qui nous livre ses états d'âme de poète errant sur la macadam : des phrases tronquées, des instantanés de sa vie, et mises bout à bout voici qu'elles forment une histoire, celle de Walther.

Et puis, à la fin, une révélation, un accomplissement de soi.

J'ai l'obstination farouche d'être bon, Victor Hugo :

Et voici la seconde partie. Touchante, bluffante. Walther a grandi, il est prêt à accepter certains changements. Être père en fera partie. Le voici à l'écoute du monde, le voici redevenu un animal avec un instinct primaire. Ses sens sont alors en émoi et peuvent vraiment appréhender le monde.

Et l'absence, celle de l'être aimé paraît alors inconcevable. Une magnifique déclaration d'amour s'étale alors en quelques phrases, déclaration qui pourrait rendre n'importe quelle femme amoureuse ... Notre Walther, notre courant d'air, cette fille de l'air de la première partie a bien grandi. De seul, puis à deux, le voici qui devient trois; et c'est apaisé qu'il trouve le sommeil chaque soir.

Bien entendu, grandir, c'est aussi quitter l'enfance, accepter que d'autres meurent, ou le soient déjà un peu de leur vivant. Le temps glisse alors. On ne se rend pas compte du temps qui passe. L'enfant grandit, inexorablement : le temps a accéléré son mouvement. Laisser une trace, une empreinte dans les sillages de la vie : l'écriture permet alors de se réconcilier avec ce monde complètement absurde. Faire de ces petits riens un tout.

Un tout magnifiquement écrit dans ce roman au titre si évocateur et déjà si beau ... Un premier roman fin et délicat qui ne laissera pas son lecteur indifférent. On quitte à regret ces tranches de vie, ces instantanés en vers libres avant de s'apercevoir que nous aussi nous avons des instantanés à vire aussi. Un roman qui change notre vision du monde et nous fait prendre conscience de l'instant présent. Un livre à garder dans son sac, comme un porte-bonheur. A réouvrir de temps en temps.

Merci monsieur Vinau.

L'anagoste, 23 novembre 2011

Il est singulier que la naissance (que je salue) d'une maison d'édition, en ces temps de conquérante technophilie, donne non seulement lieu à la fabrication de petits objets taillés dans de l'épais et rugueux papier, couverture nue et cartonnée sans souci aucun de clinquance, mais aussi, d'emblée, à un registre littéraire qui soit aussi écarté des engouements du temps. Quoique l'on pourrait tout aussi bien, à rebours, considérer ce tropisme comme l'expression d'une certaine tentation *bobo*, de celle qui vante et promeut *l'authenticité*, mot-clé des critères culturels de l'époque. Il y a bien, parfois, dans le texte dont il est ici question, quelque afféterie qui, en longéant les bords de la chanson dite *à texte*, pourrait y faire songer, toutefois il serait très indu d'y résumer la prose de Thomas Vinau, qui, par bien des aspects, ne relève pas tant du roman que d'une litanie poétique

mise en roman.

Si la poésie a quelque accointance avec le monde des couleurs, celle de *Nos cheveux blanchiront avec nos yeux* est incontestablement celle de la cendre. La cendre, cette couleur où nos vies iront se résoudre, cette couleur produite en permanence par ce volcan qu'est aussi notre moi, cette couleur enfin dont nous cherchons toujours à renaître. Car ce qui se joue ici est bel et bien un rapport à la vie, considérée sous ses aspects premiers, organiques, intimes et destinaux. Walter, le personnage principal et pour ainsi dire unique, cherche à sa

manière le sens de la vie, et le cherche dans cet ancestral mouvement de bascule : partir, revenir. Partir, c'est-à-dire abandonner une existence que l'on dit nôtre et s'en aller vérifier que tel est bien le cas ; revenir, comme on revient s'attacher au port, parce que, finalement, c'était peut-être bien le nôtre. Mais Walter veut s'en assurer, quitte à délaissier quelques temps la femme qu'il aime – de partir lui permettra peut-être de sonder son amour –, pour mieux revenir, ou revenir meilleur, non pas assagi mais empli de ce calme que requiert la conduite d'une existence qui fût consciemment sensible, et de revenir pour se regarder vivre comme
père.

Ce qui est touchant, chez Walter, c'est cette manière qu'il a de ne pouvoir vivre autrement que dans la densité de l'instant, tout en ne pouvant pas davantage vivre sans être à côté, ou par-dessus, les millénaires de l'humanité. Il déambule dans sa propre existence à l'image de l'homme qui, on le sait bien, ne fait sur cette terre que passer. D'où cette prose où l'on perçoit, lovée dans la douceur et la délicatesse, un peu d'écorchure, et que par moments l'on pourra rapprocher d'un Louis-René des Forêts, dans cette manière de dire ou de ramasser le monde en quelques impressions fortes : « *On finit seul, en haut de la tour à regarder les choses bouger loin de nous. En rêvant encore, quelques matins de grande forme, de se frotter le visage dans la terre et l'herbe mouillée. Comme un chien.* » Thomas Vinau use davantage du susurrement que de la parole – un peu à la manière de Chet Baker, qui d'ailleurs passe ici, parmi tant d'autres ombres. On pourrait également invoquer Christian Bobin, sa manière de recueillir ces événements de la vie qui n'en sont pas tout à fait mais qui pourtant la pétrissent, la colorent, l'épaississent. « *J'ai de l'amour à revendre pour la nature périssable et du dégoût à offrir à n'importe lequel de mes semblables. Nous sommes des petits chiots qui jouent à déchiqueter le monde* », se dit Walter comme en écho à *La folle allure* de Bobin, ce : « *nous sommes des ânes qu'un peu de foin réjouit.* » Le rapprochement toutefois s'arrêtera là, Vinau délaissant parfois une certaine candeur pour assumer cette part plus sombre qui donne à son livre une tonalité plus inquiète. C'est l'anxiété du père, par exemple, attentif à la vie qui éclot chez son fils, pour finalement se demander : « *qu'en retiendra-t-il de tout ce qu'il m'a appris à lui apprendre.* » C'est ce sentiment de plénitude où vient se loger la lucidité douloureuse : « *L'élégance de ton chignon défait. La lune toute seule dans le ciel. Une noix dans le feu. Finalement la liste est longue des superbes insignifiances qui me tiennent debout.* » Ou, encore, cette incrédulité face à l'amour de l'autre, ce doute

rémanent qui le taraude, jusqu'à croire que « *tu es sourde au vacarme de mes défaites.* » J'ai pu, parfois, trouver quelques traits un peu faciles ; il n'en reste pas moins que Thomas Vinau nous donne à lire un texte très touchant, écrit avec beaucoup de grâce, d'une profondeur lyrique et mélancolique qui, à n'en pas douter, le distingue.

Publié par Marc Villemain

Maxoe, 27 septembre 2011, « Destins d'hommes, la fuite comme renouveau »

Thomas Vinau ne souhaitait pas laisser son héros au loin, il voulait lui donner vie après le retour. Son roman se trouve donc décomposé en deux parties distinctes : Le dehors du dedans et le dedans du dehors. Là où le « il » accompagnait le voyage, la cellule familiale nouvelle se rédige à la première personne du singulier. Walter devient le père, il nous conte les moments d'intimité vécus avec ceux qu'il aime. En toute modestie et sans faire le filtre des sentiments qui l'anime. Nos **cheveux** blanchiront avec nos yeux possède une force d'attraction difficile à définir. Peut-être nous identifions-nous à ce parcours, le comprenons-nous tout du moins. Sans révolutionner le genre, Thomas **Vinau** nous offre un roman poétique teinté de moments de vie qu'il décortique et analyse au microscope des sentiments. Il restera à n'en pas douter des traces de cette lecture en chacun de nous...

La cause littéraire, 24 septembre 2011

Le narrateur de ce très court roman, dans la première partie, intitulée « Le dehors du dedans », quitte sa compagne pour parcourir les paysages, des Flandres jusqu'à l'Espagne. Il erre, contemple, tente de sérier la vie qui semble toujours avoir un coup d'avance. Un événement survient, qui le ramène auprès de sa compagne. Deuxième partie : « Le dedans du dehors ». Notre narrateur vit auprès de sa compagne et de leur enfant nouveau-né, dans une attention soutenue aux petites choses du quotidien qui recèlent, lorsque le narrateur soulève un pli de leur insignifiance apparente, bien des beautés.

Ce premier roman de Thomas Vinau est discrètement bouleversant. L'écriture semble minimaliste mais en elle se déploie une cadence poétique accordée à la nature des êtres, des choses et des paysages sur lesquels se posent les yeux du narrateur. De bien belles choses traversent comme d'humbles fulgurances ces pages d'un contemplatif. « La roulette russe du temps », par exemple. Ou « Finalement, la liste est longue des superbes insignifiances qui me tiennent debout ». « Avant, je trouvais ça ridicule de parler du temps. Maintenant, je comprends les vieux. C'est une façon de s'inclure, de se ramener au temps ». « J'essaie de dire je t'aime. J'essaie de dire les choses. Au pire de les écrire. A hauteur d'homme ».

Voilà le projet réussi de ce roman : se situer, à travers ce que notre époque nous impose de vicissitudes et de contraintes, de non-sens et d'absurdité feinte quant à notre condition, à hauteur d'homme, et debout. Drapé d'une conscience poétique qui nous rapporte au monde.

Gwen Garnier-Duguy

Vents contraires, 24 septembre 2011

Le premier roman que nous offre Thomas Vinau parle du temps qu'il fait, du temps qui passe et qu'on essaie de domestiquer tant bien que mal, du combat à la fois minuscule et titanesque que livrent au quotidien ceux et celles qui portent l'ambition de dépasser leurs fêlures et leurs fragilités pour vivre « à hauteur d'homme ».

Musicale, généreuse et discrète, son écriture délicate et jamais affectée croise petits riens et insignifiances lumineuses, jusqu'à atteindre le but qu'il s'est fixé sans le dire (en l'esquissant juste à mi-voix) : rendre heureux.

Vincent Lecoq

La Nouvelle République des Pyrénées, 14 septembre 2011

Premier livre d'un jeune auteur dans une nouvelle maison d'édition, ce roman d'une grande délicatesse est empli de pudeur et de poésie.

MaXoE, 2 septembre 2011

Avec *Nos cheveux blanchiront avec nos yeux* (Alma éditeur), Thomas Vinau livre un roman d'une grande densité. Il pose aussi la question des responsabilités, de l'amour et du temps qui nous rattrape tous. Une prose qui séduit immanquablement...

Paperblog, 1^{er} septembre 2011

Enfin, *Nos cheveux blanchiront avec nos yeux* est un livre dont on ose à peine parler de peur de travestir les gestes et les pensées de l'auteur. « Un livre, c'est quelque chose qu'on te donne » : Il faudrait en faire autant avec celui-ci, sans rien ajouter.

Biblioblog, 22 août 2011

Petit à petit, au fil des tableaux qui se succèdent, le lecteur se laisse porter par le rythme et une écriture sensible et poétique. On s'arrête sur un paragraphe ; on le relit pour le plaisir de sa musicalité ; un autre nous interpelle par la justesse des sentiments qui y sont décrits. Si j'avais traversé la première partie avec une relative indifférence, j'ai été particulièrement émue par la seconde qui raconte tous ces petits rien qui nous bouleversent et nous rendent meilleurs. Un texte que je relirai avec plaisir, glanant en fonction de l'humeur tel ou tel passage.

Laurence

Blog de Martin Page, 19 août 2011

Le nouveau livre de Thomas Vinau vient de sortir. C'est un roman, on y retrouve toute la poésie de l'auteur, c'est peu dire que je l'ai aimé. Et puis, il a le plus beau titre du monde : *Nos cheveux blanchiront avec nos yeux*. Le livre est publié par un nouvel éditeur, Alma, qui a fait un beau travail : le livre, comme objet, est superbe. Allez faire un tour sur un des blogs de Thomas, il y publie chaque jour des poèmes. Beaux, surprenants et inspirants. Voilà un auteur qui pratique son art comme une manière de vivre et d'aimer.

Martin Page, <http://www.martin-page.fr/blog/>

Actualité, 8 août 2011

C'est un beau livre, presque précieux, soigné, que nous avons entre les mains. Il n'est pas toujours nécessaire d'entamer une chronique par cette présentation, pourtant ici, la forme en elle-même pourrait tenir lieu d'incipit. Papier épais, typographie majestueuse, il y a quelque chose de noble derrière les mots de Thomas Vinau. On le sent, comme une promesse secrète, sous-jacente, qui nous souffle « bon voyage ».

Car il s'agit bien de voyage dans ce livre, voyage géographique et intime d'un jeune homme, Walther, qui décide d'aller vagabonder, par ci par là, des Flandres laiteuses à l'Espagne éclatante, avant de fermer la parenthèse, et retourner à l'essentiel, celle qui a su le laisser partir et attendre leur enfant.

Et c'est ici que la distance se crée. Avec les autres, le reste du monde, avec lui-même. Nous-mêmes ? *« J'ai l'impression d'être de plus en plus loin de ce que je vois. De plus en plus à l'intérieur de moi. De capter la réalité à la longue-vue. C'est classique. On se dit tiens il pleut, et il fait déjà beau. On se dit je l'aime, et elle est déjà partie. On se dit c'était bien et c'est fini. »* Les « *mots feuilles mortes* », comme le définit l'auteur, tombent, un à un, bercés par cette belle maladie, la mélancolie. Le sentiment que tout est fini, ou n'a pas commencé, ce sentiment que la vie nous échappe, qu'elle est ailleurs, qu'on n'y est pas encore.

Ainsi, Thomas Vinau mêle-t-il ce désespoir avec cette envie de s'en sortir, de s'élever, de dire je t'aime. L'écriture est un bon remède, elle réconcilie avec l'existence. Au moins, on peut lui accorder de « *donner une prise valable sur tout ça* ». Écrire serait alors sûrement ce retour à l'essentiel, l'ultime boucle du voyage. Ce serait avancer. Et, dans notre position de lecteur, c'est aller dans la même direction. À la fin de ce roman, sensible, qui sonde les reins et le cœur, on est comme rasséréiné.

La littérature permet définitivement de mieux comprendre ce qui dans le vécu de chacun palpète sans mot. Thomas Vinau nous le prouve avec grâce.

Virginie Troussier

Radio

France Culture, 16 septembre 2011 à 16 heures « Pas la peine de crier »

L'obstination farouche d'être doux

Émission présentée par Marie Richeux.

France Inter, 12 juin 2011 à 20 heures, « Toute toute première fois »
Émission présentée par Augustin Trapenard.